

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

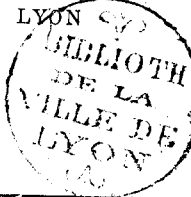
14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2^f »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



Sommaire

Causerie, par LUCIEN. — Ceux de Sableuse, par Jean BARANCY. — Grand-Théâtre, par X... — Le Relief des Alpes, par UN GAI MARCHEUR. — Le Chant, par Jules BAUDOT. — Propos humoristiques : Pas de Politique, Mesdames ! par Pierre BATAILLE. — Concerts-Bellecour, par J. C. — Concert des Ambassadeurs, par ROYAL-GARDÉNIA. — Montpellier, par GUILLO. — Nîmes, par Auguste MOREL. — Histoire de la Semaine, par TANT-PIS. — Caveau lyonnais. — L'Ombre, par Adolphe ROSAY. — Le Maître de Danse, par Ludovic HALÉVY. — Bulletin financier.

CAUSERIE

C'est une physionomie assez étrange que celle de Sarah Bernhardt qui donne actuellement des représentations au Grand-Théâtre.

On a accusé Sarah Bernhardt de ne se préoccuper que de faire de la réclame autour d'elle. Quand elle mourra — je souhaite pour elle et pour nous que ce soit le plus tard possible — je ne serais point surpris qu'on mit en doute la nouvelle de sa mort dans laquelle on ne verra encore qu'une réclame macabre.

Il faut beaucoup rabattre de cet amour de la réclame prêtée à Sarah Bernhardt. Sans doute, sa notoriété — et non sa réputation d'artiste — a tiré profit de cette publicité qui éveille la curiosité, mais les vrais coupables sont les journaux s'occupant beaucoup d'elle, et auxquels elle fait la part belle — il faut le reconnaître — car l'éminente artiste est une fantaisiste dans la plus complète acception du mot, se moquant de ce qu'en termes familiers on appelle le « qu'en dira-t-on ? » et ne faisant en tout et toujours que ce qui lui plaît.

Vous connaissez l'histoire de son mariage avec Damala ?

Sarah Bernhardt donnait des représentations en Italie lorsque l'idée de se marier la prit subitement. Entre l'idée et l'exécution elle mit juste le temps nécessaire. Lâchant sa troupe, elle partit pour l'Angleterre, où à peine débarquée elle contractait au consulat de France son union, puis la cérémonie terminée, elle cinglait vers l'Espagne, où pendant ce temps-là sa troupe s'était rendue, et — comme si rien ne s'était passé — elle reprenait le cours de ses représentations.

Eh bien ! tous les actes de Sarah Bernhardt

ont la même spontanéité. Une idée lui passe-t-elle par l'esprit, il faut qu'elle l'accomplisse aussitôt, et elle agit toujours sans calculer les conséquences qui peuvent en découler.

C'est ainsi qu'ayant quitté, par un coup de tête, le Théâtre-Français, elle dut payer cent mille francs et qu'ayant fait engager son mari au Gymnase elle dut payer pour l'en faire sortir une débite de cinquante mille francs.

Etonnez-vous donc après cela que Sarah Bernhardt, qui a gagné des millions, ne soit pas millionnaire, l'argent fond dans ses mains, imprévoyante d'autant plus qu'elle ressemble peu sur ce point à Rachel, qui juive de naissance et de tempérament connaissait, comme le petit père Félix, l'auteur de ses jours, la valeur d'une pièce de cent sous, à preuve l'anecdote suivante :

Au cours de représentations données par Rachel à Marseille, un machiniste tombant du cintre sur la scène se tua raide. Les artistes organisèrent aussitôt entre eux une souscription pour venir en aide à la veuve et aux enfants du pauvre machiniste. La liste de souscription ayant été présentée à Rachel elle refusa de souscrire :

— Pourquoi voulez-vous que je donne ? dit-elle, est-ce que je connaissais cet individu ?

On ne put pas en tirer autre chose. Si l'artiste avait du talent, la femme, on le voit, manquait de cœur.

Sarah Bernhardt — et je ne crois pas entrer dans la vie privée en parlant de ce détail — est la plus tendre des mères. Elle s'est dévouée pour son fils, et lui a fait — ça a été sa récompense — contracter un magnifique mariage.

Avec sa passion pour son fils, Sarah Bernhardt en a une autre : celle du théâtre, passion que les triomphes qu'elle obtient rendent encore plus ardente. C'est une artiste dans la plus grande acception du mot, fouillant un rôle dans ses plus infimes détails, et ne laissant rien à l'imprévu.

Elle n'est point commode avec les auteurs. Elle juge d'un rôle avec la spontanéité qu'elle apporte en toute chose. A la première lecture il lui plaît ou lui déplaît, et il n'y a pas à revenir sur sa décision. Elle rend des jugements sans appel, mais lorsqu'elle a accepté un rôle et a dit : « Je m'en charge », l'auteur peut dormir tranquille, le succès est certain, car il n'y a pas d'artiste ayant autant d'action sur le public.

Quand on rappelle Sarah Bernhardt, elle

vient en s'accrochant aux décors, se soutenant à peine, donnant l'impression assez naturelle que l'artiste est écrasée par les émotions qu'elle vient d'éprouver. Je crois qu'il n'en est rien et que la fatigue de l'éminente artiste est purement physique ; car Sarah Bernhardt me semble mettre en pratique la théorie de Coquelin, qui prétend qu'un acteur doit, pour être parfait, être toujours maître de lui, et, par conséquent, ne point éprouver lui-même les émotions qu'il a à traduire.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il est parfaitement incompréhensible qu'une femme d'une apparence aussi frêle que Sarah Bernhardt puisse supporter les fatigues d'une tournée, jouant tous les jours, et souvent la soirée terminée montant dans un wagon — sans prendre un moment de repos — pour donner le lendemain au déboté, une représentation dans une autre ville.

Il y a dans Sarah Bernhardt une énergie merveilleuse : il lui est arrivé parfois qu'à bout de forces elle est tombée évanouie sur la scène, mais le lendemain, plus vaillante que jamais, elle reprenait le cours de ses représentations.

Si Sarah Bernhardt était restée au Théâtre-Français, elle y aurait pris la place laissée vacante depuis Rachel qui n'a point eu d'héritière, car le tempérament de Sarah Bernhardt la portait à interpréter la tragédie, où elle est réellement supérieure, mais sa nature indépendante ne lui a pas permis de se soumettre à la discipline de la Comédie Française, elle a voulu — toujours fantaisiste — ne jouer que les pièces qui lui plaisent et qu'on écrit pour elle.

En dehors de millions, elle a conquis, quand même, une légitime réputation, mais nous y avons perdu une grande tragédienne, qui eut égalé et peut-être surpassé Rachel.

Sarah Bernhardt sera un des deux ou trois comédiens contemporains dont la mémoire — celle des comédiens est hélas en générale éphémère — survivra et cette mémoire, grâce aux fantaisies — je ne veux pas écrire excentricités — de l'éminente artiste sera entourée de bien de légendes. Ceux qui écriront son histoire n'auront que l'embarras du choix. Combien y en a-t-il de vraies ? Sarah Bernhardt pourrait seule le dire. Je suis convaincu, qu'en femme d'esprit qu'elle est, elle est la première à rire de celles qu'on lui prête un peu trop généreusement.

LUCIEN.

Ceux de Sableuse.

— C'est aux Balmettes, répondit l'architecte, que l'asile sera le mieux situé. Là, sur le plateau de la montagne, avec cette forêt de pins à droite, et ces belles prairies à gauche, nos pauvres fous auront un air salubre, une tranquillité absolue, et, croyez-moi, monsieur le maire, nous ne trouverons pas un meilleur emplacement.

— Il me semble, cependant, répondit son interlocuteur, qu'il vaudrait mieux le construire plus près de la ville. Ceux qui auront des maladies à voir se fatigueront et récrimeront. Il faut tout peser, tout contrôler, avant de se décider.

Mais l'architecte insista.

Ne fallait-il pas, surtout, éviter aux gens de la ville le spectacle, toujours navrant, de ces sortes d'établissement, et, ensuite, comme l'affirmaient deux médecins spécialistes, on pouvait, en construisant l'asile en pleine campagne, espérer quelques guérisons, dues, non-seulement à l'air vivifiant, mais aux travaux des champs auxquels seraient aptes encore quelques-uns de ces déshérités.

Les maniaques, les mélancoliques, les persécutés subiraient, malgré eux, le calme réparateur de cette superbe campagne; ils apprendraient, peut-être, à aimer la terre généreuse qu'on leur ferait cultiver, ils s'extasieraient, malgré eux, inconsciemment, sur le spectacle merveilleux offert à leurs regards, sur les horizons grandioses, sur la vallée ombreuse, sur toute cette riche et puissante nature dont la voix finirait bien, pour quelques uns, par chasser les ennuis imaginaires, martelant leurs cerveaux endoloris.

Le maire finit donc par céder. Il fut convenu que l'asile serait construit aux Balmettes et qu'on commencerait les travaux au prochain printemps. D'ici là, l'architecte avait tout le temps de préparer et de soumettre ses plans.

— Une chose serait utile, je crois, dit-il, et je vous conseillerais, monsieur le maire, de faire lancer, dans toutes les communes du département, une circulaire par laquelle vous demanderiez le nombre des aliénés qui, peut-être, y vivent. Dans beaucoup d'endroits, certes, il n'y en aura point, dans d'autres, on en pourra trouver plusieurs. C'est une statistique qui nous est nécessaire, car, en somme, il s'agit, pour nous, d'épargner les dépenses vaines, et de ne pas construire un asile trop spacieux.

C'était une bonne idée, et le maire y acquiesça.

II

Une huitaine de jours plus tard, chacun de ses confrères des communes environnantes, reçut la circulaire suivante :

« Monsieur le Maire,

« Nous vous prions de nous faire parvenir un renseignement qui nous est indispensable.

« Nous désirons savoir le nombre d'aliénés qui peuvent se trouver parmi vos administrés, et nous vous prions de nous donner une réponse immédiate.

« Veuillez recevoir, monsieur le maire, l'assurance de notre considération.

« MARMILLOT, Maire de Malvins. »

Je ne sais pas quel effet ces circulaires produisirent sur l'esprit des autorités villageoises auxquelles elles étaient adressées, mais je sais bien quel coup de foudre elle fut pour le maire de la Sableuse.

Un brave homme, ce maire, un digne homme ayant beaucoup de cœur, mais sachant mieux parler patois que français, et que le mot *aliéné* jeta dans une grande perplexité.

Comme il venait de lire la circulaire devant le facteur rural qui, en passant, l'avait trouvé en train d'arracher des pommes de terre dans son clos, il le fit entrer chez lui pour casser une croûte et boire un verre de vin. Et aussi pour lui demander l'explication du fameux mot.

— Sais-tu ce que ça veut dire, aliéné ?
— Ah bien sûr non ! répondit le facteur, c'est un mot de la ville qu'on ne connaît point ici... Mais peut-être bien tout de même que le maître d'école pourrait vous renseigner

Sans doute ; mais on était en septembre, et le maître d'école passait ses vacances à Chelles dans sa famille, et il ne reviendrait pas de sitôt.

— Il y a encore M. le curé...

Le maire se récria. Ne savait-il donc point qu'il était en froid avec lui depuis un peu de temps ? Il ne refuserait pas de le renseigner, ça, il en était certain ; mais il ne voulait pas avoir l'air de faire le premier pas, justement pour lui demander un service...

Et dire qu'il fallait donner une réponse immédiate !

— Pour être fichant, c'est fichant, dit le facteur.

— Peut-être bien, reprit le maire, que Vincent Carrier, le charron, pourrait me donner l'explication, car il a habité la ville.

Le facteur, ayant fini de casser sa croûte et de boire son vin, se leva, le remercia poliment de son hospitalité et reprit son chemin, tandis que le maire, debout sur le seuil de sa maison, le regardait s'éloigner et pensait qu'il valait encore mieux se fatiguer les jambes à courir la campagne que se creuser la tête pour n'y pas trouver l'explication de mots extraordinaires.

III

Le charron certifia au maire que le mot aliéné n'existant point dans la langue française, il avait été glissé par erreur dans la circulaire, mais le vieux bon sens du bonhomme ne se prêta pas à cette défaite, et il prit alors une résolution héroïque, celle d'aller trouver le vigneron Jacquet.

Ce Jacquet passait, à juste titre d'ailleurs, pour un homme intelligent et plus instruit que tous ses concitoyens ; mais aussi, bien qu'il ne l'eût jamais avoué ouvertement, pour un ennemi du maire.

Il n'admettait pas que la Sableuse fut administrée par un bêta semblable ; mais personne, dans le pays, ne le trouvait si bêta que ça, et il s'était promis, à part lui, de prouver qu'il avait raison et de s'attirer les suffrages.

Le maire se méfiait de Jacquet, il se sentait toujours mal à l'aise devant lui, sans savoir pourquoi, peut-être, seulement, parce qu'il ne comprenait point ses phrases à double sens, enfin, ça l'ennuyait fort, ce jour-là, d'avoir à lui demander conseil.

Mais, que faire ? Contre la force, il n'y a point de résistance et il se jurait bien, cette fois, d'être plus malin que lui et d'obtenir la solution cherchée, sans même que l'autre s'en doutât.

IV

Le vigneron l'accueillit bien.

— Ah ! c'est vous, not' maire ! Quel bon vent vous amène ?

Ils parlèrent de la pluie, du beau temps, de ce qui se passait au village et d'autres choses encore, parmi lesquelles le maire glissa... adroitement, lui sembla-t-il, le mot aliéné, presque à propos de rien, histoire de railler la réponse du charron, tout à l'heure.

— Quel imbécile ! fit le vigneron.

Et il se mit à rire.

— Eh ! dit le maire scandalisé, tout le monde ne peut être savant. Vous qui vous moquez si bien, peut-être que vous n'en savez pas plus long... Dites donc un peu, pour voir...

Le vieux Jacquet haussa les épaules, un éclair traversa ses prunelles grises, et, redevenant tout à coup sérieux, il reprit :

— Voyons, notre maire, vous savez aussi bien que moi qu'on applique le mot « aliéné » à tous ceux qui...

Quelqu'un étant entré au même moment, il acheva sa phrase à l'oreille du bonhomme, sans doute pour ne pas mettre un tiers dans la confidence.

— Allons donc ! s'écria-t-il, ça ne peut être ça ?

— Comment, vous ne le saviez point ? Pas possible ! Je ne me trompe pas, soyez en sûr.

— Ah ! fit le maire déconfit, je n'aurais jamais cru. Moi, je pensai que ça voulait dire... Mais baste ! puisque vous l'assurez. Seulement, ça sera peut-être difficile de compter.

— Qu'est-ce que vous voulez donc compter ?
Il fut bien, dès lors, obligé d'avouer sa circulaire.

Le vigneron le regarda plus attentivement, sourit, et le même éclair malicieux de tout à l'heure traversa encore ses prunelles.

— Pas si difficile que vous croyez, fit-il, d'ailleurs je vous aiderai ; le plus sûr moyen, c'est de vous rendre, demain à la grand'messe, où vous me rencontrerez. Vous savez bien que presque toute la commune y assistera à cause du sermon de M. le curé. Alors nous comptons ensemble.

V

Dix heures !

La cloche sonne et appelle à l'église les fidèles, qui viennent en nombre, comme l'avait prévu le père Jacquet.

Une chose les étonne, les fait se retourner et chuchoter entre eux : pourquoi M. le maire et le vigneron, au lieu de se trouver à leur place respective ordinaire, sont-ils tous deux agenouillés, chacun d'un côté de la porte, sur une chaise très basse et la tête inclinée ?

Pourquoi, à la sortie de l'office, restent-ils dans la même position, et, la tête plus penchée encore, comptent-ils à demi-voix : un... deux... trois... quatre, cinq, six... selon que les gens sortent séparés ou ensemble.

Personne ne le sait, et tout le monde est intrigué. Il y a des paysans qui stationnent sur la place avec l'espoir de les interroger, mais, lorsqu'ils quittent enfin l'église, ils paraissent trop pressés pour qu'on ose les arrêter au passage.

VI

Le surlendemain, le maire de Malvains, ahuri, pétrifié, montra à l'architecte la réponse de son confrère de la Sableuse.

— Nous n'avons guère d'aliénés dans les autres communes, lui dit-il, mais, par contre... Enfin, lisez.

Et l'architecte lut, passant les phrases préliminaires, et non moins abasourdi que M. Marmillot :

« Ici, à la Sableuse, tout le monde est aliéné, y compris l'officier de santé, l'adjoint et moi-même !... Seul, M. le curé fait exception.

Cet incorrigible moqueur de Jacquet n'avait-il point persuadé au pauvre homme que le mot « aliéné » s'appliquait à tous ceux qui, le dimanche, portaient... des souliers ferrés.

Jean BARANCY.

GRAND-THÉÂTRE

Jeudi soir, le Grand-Théâtre était comble comme à une première représentation d'hiver. Il n'a fallu rien moins que le nom de Sarah Bernhardt pour opérer ce miracle. Peu d'artistes ont autant qu'elle sur le public pareille attraction.

Je ne raconterai pas l'intrigue de *Jeanne d'Arc*, qui est aussi connue que l'histoire du Petit Poucet. L'auteur, M. Jules Barbier — connu surtout comme librettiste — a suivi la légende de la bonne Lorraine.

On voit Jeanne d'Arc au premier acte simple bergère écoutant les voix et au dernier acte — après les victoires remportées sur les Anglais et le sacre du roi à Reims — sur le bûcher dressé à Orléans.

Très adroitement, M. Barbier a intercalé dans ses vers, qui ont parfois une grande allure, les paroles historiques de Jeanne d'Arc.

Sarah Bernhardt rend avec un art dramatique accompli la double physionomie de la vierge de Vaucouleurs. Elle est touchante alors qu'elle entend les voix, et puissamment dramatique lorsqu'évoquant la pensée de la patrie, elle entraîne ses soldats à la bataille et à la victoire. C'est surtout dans cette partie dramatique que l'éminente artiste a été particulièrement remarquable, la salle entière électrisée l'a rappelée à cinq reprises différentes. Rarement j'ai vu au théâtre un pareil enthousiasme, c'était, pour me servir d'une expression familière, un véritable emballement.

Le succès énorme de cette première représentation est l'assurance du succès de celles qui vont suivre : d'autant plus que *Jeanne d'Arc* constitue un spectacle auquel on peut conduire les jeunes filles. Le fait est assez rare pour être particulièrement signalé aux familles.

Les artistes qui donnent la réplique à Sarah Bernhardt sont ceux qui ont créé les rôles à la Porte-Saint-Martin, c'est dire que l'ensemble ne laisse rien à désirer, et que l'œuvre est montée dans les meilleures conditions.

C'est par Lyon que Sarah Bernhardt termine sa tournée ; en quittant notre ville elle se rendra à Paris pour prendre un peu de repos. Combien durera-t-il ? X.

LE RELIEF DES ALPES

C'est à toi lecteur, alpiniste-amateur, c'est à vous, soldats, alpinistes par devoir, que s'adresse le beau travail du capitaine Daresis. Le touriste (j'entends le vrai touriste qui aime à connaître à fond les endroits où il passe) y trouvera jusqu'aux moindres détails des régions qu'il doit visiter, et à son retour, il pourra sans fatigue refaire son voyage et retrouver, bien à leur place, les sites merveilleux qui l'auront enchanté.

Le soldat que la stratégie pourra intéresser y trouvera tous les éléments nécessaires pour étudier les systèmes de défense les plus favorables dans telle ou telle position de l'ennemi, et enfin, l'écolier après une visite au *Relief des Alpes* conservera, gravée dans son esprit, la géographie de la plus pittoresque région de notre pays.

C'est rue Gasparin, dans un vaste local très clair et fort bien approprié à cette exhibition que le capitaine Daresis a installé son *Relief des Alpes*.

Ce plan, dressé au 80 millième et formant un immense rectangle de 5^m04 sur 3^m07 est une œuvre aussi remarquable par son exactitude et l'infinité de ses détails que par la science et la patience qu'il a fallu pour l'établir. Entièrement modelé en carton-pâte, d'après la lecture attentive des cartes d'état-major et une foule de documents collectionnés par l'auteur, il représente, avec leurs teintes réelles, tous les exhaussements et dépressions du sol, les glaciers, les rochers et les forêts.

Les routes y sont simulées par des lignes blanches, les voies ferrées par des noires et les cours d'eau par des bleues. L'altitude des montagnes a été exagérée de six fois, afin de permettre d'y faire figurer jusqu'aux moindres sinuosités du sol.

En un mot, tout le monde doit s'intéresser à cette œuvre, et nous sommes heureux de féliciter le capitaine Daresis, qui, poursuivant un but éminemment scientifique et patriotique, est arrivé à produire un chef-d'œuvre.

Un gai Marcheur.

LE CHANT

I

A quoi bon le snglot et la plainte éternelle ?
A quoi bon les grands cris en langue solennelle ?
Parce qu'un jardinier exhale ses douleurs,
Verra-t-on dans l'humus ressusciter ses fleurs ?
Parce que le blessé nous montre sa blessure,
La ressentira-t-il d'une façon moins sûre ?
Pour être dit, le spleen est-il moins soucieux ?
Le deuil est-il plus doux quand on le crie aux cieus ?
Bien fou qui croit toucher le Fait inexorable
Et qui tente un effort contre l'Irréprochable !
Le fait reste le fait, le dit reste le dit,
Malgré nos pleurs de rage et nos mots de dépit.
Pourquoi jeter au vent d'inutiles paroles ?
Nous devrions rougir d'être à ce point frivoles.
Taisons-nous. Sans mot dire, écoutons dans la nuit !
Subissons et souffrons, sans appel et sans bruit !

II

Pourtant ici-bas tout chante ;
Faits d'amour ou bien de fiel,
Les chants emplissent le ciel ;
La symphonie est puissante
Et le hibou, dans sa fente,
Chante avec la mouche à miel !

Lorsque la douleur le touche,
Quand, sous le ciel des déserts,
La flèche entre dans ses chairs,
L'animal doux ou farouche,
Laisse échapper de sa bouche
Un grand cri qui fend les airs !

Quand la sève blonde et pure
Suinte aux bourgeons poissés,
Tous les désirs amassés
Pendant la triste froidure
Eclatent en long murmure,
En chants vibrants et pressés !

Oui, tout chante, joie ou peine !
Sur la terre où nous passons,
Sans étude et sans leçons,
La nature, à perdre haleine,
Dans le bois, le mont, la plaine,
Fait éclore des chansons.

III

Et nous serions seuls sur la terre énorme
A rester muets sous l'émotion,
Pareils, en tous points, au menhir informe,
Sans gosier, sans cœur et sans passion ?

Quand tout retentit, quand tout sonne et clame,
Quand tout vit, enfin, nous serions les seuls
A paraître ainsi que ces corps sans âme
Dormant sous la pierre en leurs froids linceuls ?

Non, car la chanson est universelle.
Chantons donc ! Chantons ! Chantons sans répit !
Il faut employer la vive étincelle
Qui scintille en nous et qu'en nomme esprit.

IV

Oui, chantons, il le faut, car c'est la loi suprême :
Cadençons nos ennuis ; rythmons nos douleurs même !

Mais sans mots d'apparat, sans vers carillonneurs ;
Dans la douceur des tons modérés et mineurs.

La vie est triste. Soit ! Sachons la prendre telle.
Espérons, s'il se peut, en l'autre, en l'immortelle.

Nous sommes flagellés ? Pas de cris furibonds !
Ne nous révoltons pas. Soyons grands. Pardonnons !

Chantons — c'est là l'écueil — une strophe mêlée
De deuil et de tristesse, et pourtant consolée,

Et l'on pourra penser de nous, vers notre soir :
Il dit la vérité sans terrasser l'espoir !

Jules BAUDOT.

PROPOS HUMORISTIQUES

Pas de politique, Mesdames !

La Chambre — avant de se séparer — a fait à la proposition de M. de Gasté, un enterrement de première classe, si l'on peut — toutefois — appeler « enterrement » le fait de rejeter, au milieu d'une hilarité générale et gouailleuse, une proposition, qui ne manquait — à tout prendre — ni de hardiesse, ni d'originalité.

M. de Gasté demandait sérieusement que les femmes fussent admises à jouer — sur la scène politique — un rôle égal à celui des hommes, qu'elles pussent arriver aux conseils municipaux, à la Chambre et au Sénat.

Pour l'instant, il n'était pas question de leur concéder le pouvoir exécutif : la barbe noire du Président Carnot, n'était nullement en cause.

L'honorable député, voulait que le Parlement comptât dans son sein :

Cent cinquante Sénateurs.

Cent cinquante Sénatrices.

Trois cents Députés.

Trois cents Députées.

De telle sorte, qu'à l'instar du *P'tit Ebénisse*, chacun aurait pu s'écrier, en contemplant les entrepreneurs législatifs et constituants :

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Le ministère dont nous jouissons — ou qui jouit de nous — s'était prudemment désintéressé de la question.

Pas galant pour un sou, le ministère Freycinet !

Il eut été beau, pourtant, de voir un ministre grave et soucieux — tous les ministres sont soucieux et graves ! — monter à la tribune, laisser tomber dans l'hémicycle attentif et charmé, quelques madrigaux fleuris à l'endroit du sexe aimable, auquel appartient malheureusement Louise Michel, et — s'entourant de circonlocutions savantes — déclarer avec de la désespérance dans le geste et des larmes dans la voix, que l'heure n'était pas encore venue !...

Au lieu de cela, six cents bonshommes en goguette, ont profité de l'occasion, pour échanger des pointes ressassées à tous les carrefours, et des lazzis dont Vermot, lui-même, ne voudrait plus pour ses almanachs.

Avec quel entrain, ils se sont évertués à paraphraser le texte — légèrement modifié — de la vieille romance : « *Laissons les enfants à leurs mères et les mères à la maison !* » se faisant — à leur insu — les collaborateurs actifs des vaudevillistes, qui ne manqueraient pas d'exploiter cette situation délirante, dans les revues de fin d'année.

Reléguée — depuis six mois — dans les cartons de la Chambre, la proposition Gasté y dormait, de ce sommeil lourd, particulier aux projets que l'urgence ne stimule pas : elle s'est réveillée trop tôt !

Qui sait, si vingt ans plus tard, les choses ne se seraient pas passées différemment ?

Nous aurions vu ladite proposition sortir triomphante des limbes parlementaires, rallier une majorité écrasante, changer subitement la face des choses, une face qui tend à devenir —

de jour en jour — plus triste et plus refragée.

L'admission des femmes, dans nos assemblées délibérantes, contribuerait assurément à éteindre les haines politiques, à rapprocher — par les liens les plus doux — les adversaires les plus implacables.

Une chose serait à craindre, c'est qu'à un moment donné, ces liens ne devinssent tout à fait trop étroits.

Examinant la question, un physiologiste prétendait — naguère — que députés et députées, sénateurs et sénatrices, se voyant six fois la semaine, il en résulterait d'inévitables amours.

Nous assisterions à ce curieux spectacle des *Roméo* de la droite, tombant journellement aux pieds — ou dans les bras — des *Juliette* de la gauche !

Cédant à l'irrésistible attrait de la beauté, nos législateurs — auxquels on reproche d'être toujours en voyage — ne demanderaient plus de congés : l'union des extrêmes amènerait infailliblement la conjonction des centres et la fin des anciens partis.

Et quelle tournure délicate, prendraient tout à coup, les questions les plus irritantes...

Supposez — un instant — l'industrie sucrière défendue par une femme jeune et belle, au lieu de l'être par M. Léon Say, qui n'est ni jeune ni beau.

L'orateur, chargé de réfuter l'argumentation féminine — se verrait dans la nécessité de panacher son exorde, d'effets absolument nouveaux.

Après avoir hautement protesté de son admiration personnelle, pour l'honorable préopinante (*acclamations sur tous les bancs*), il en arriverait insensiblement à l'objurgation classique chantée par tous les ténors qui ont de la voix :

Ciel ! tu sais si Mathilde m'est chère !...

A quoi Mathilde s'empresserait de répondre — en forçant légèrement la note — que tous les biens de la terre, et toutes les promesses du fisc, ne sauraient fléchir sa détermination.

Cet échange de douceurs parlementaires, pourrait bien faire perdre à l'Etat les vingt millions que les sucriers récalcitrants vont être obligés de lui payer, mais quelle note réjouissante et gaie, jetée dans les moroses problèmes de l'Economie sociale.

Je n'ignore pas qu'il y aurait à redouter — dans la carrière politique des femmes — des éventualités fâcheuses, et que d'importantes questions pourraient rester en souffrance, le jour où M. Floquet — par exemple — annoncerait à ses collègues, que le rapporteur de la loi sur les syndicats professionnels, est heureusement accouché d'une fille !

Il est certain que les syndicats professionnels — déçus dans leur attente — ne manifesteraient pas une satisfaction exhubérante, même en apprenant que l'éminent rapporteur et l'enfant se portent bien.

Je me rappelle, sinon le texte, tout au moins la substance d'un article qu'écrivait M. Edouard Lockroy, à l'époque où il préludait — par les joies de la chronique — aux déboires du ministère.

Il s'agissait du titre de Consul ou de « Chargé d'affaires » accordé à une femme, par le gouvernement des Etats-Unis.

Il en tirait cette déduction, que la carrière

diplomatique, ouverte aux femmes, nous paraît d'étranges surprises, qu'en tout cas l'incomparable fausseté et l'hypocrisie profonde du beau sexe (oh ! monsieur Lockroy) allaient fournir au monde des Talleyrands politiques d'une supériorité incontestable, capables de dissimuler plus de choses encore que leur crinoline.

Les femmes portaient alors des crinolines, aujourd'hui elles portent des fourreaux : cela ne change rien à l'opinion sévère de l'écrivain.

Entre nous, la situation du mari dont la femme aurait été appelée à la députation, ne laisserait pas d'être assez difficile.

Quand le malheureux oserait se plaindre qu'il manque un bouton à sa chemise, il s'exposerait à recevoir — de sa chère moitié — cette noble réponse :

— Sachez, monsieur, que les affaires du pays doivent passer avant les vôtres !

Or, le bouton de chemise est le thermomètre de l'entente conjugale : ses trop fréquentes absences établissent — d'une manière péremptoire — que l'épouse manque à ses devoirs les plus sacrés...

Je me suis laissé dire, que certains maris allaient jusqu'à s'imaginer que leur femme *coupait* ces mêmes boutons, pour le plaisir sauvage de les tourmenter !

Croyez-moi, Mesdames, veillez aux boutons de chemise de vos époux, ne vous galvaudez pas dans les luttes stériles et sans fin de la politique.

Restez les gardiennes vigilantes et honorées du foyer ; là est votre place, puisque vous êtes le charme et l'illusion, puisque vous êtes la tendresse

Qui survivra toujours aux choses qui s'en vont !

Pierre BATAILLE.

CONCERTS BELLECOUR

La grande fête-festival au bénéfice de la Société des Artistes musiciens, d'abord fixée à mardi, a obtenu mercredi un immense succès artistique et pécuniaire ; M^{mes} Cottet et Villa, M. M. Cottet, Lacôme et Besson se sont partagés les bravos du public.

Vendredi, le festival de Rossini nous a permis d'applaudir dans les variations de Proch, M^{lle} Berthet, dont la jeune voix est ravissante de légèreté, de méthode et de fraîcheur.

Le beau temps favorise ces concerts et c'est certainement la meilleure manière de passer sa soirée que d'aller entendre l'orchestre si bien dirigé par Lugini. J. C.

CONCERT DES AMBASSADEURS

Après les étouffements d'une journée caniculaire, quoi de plus agréable que de passer une rafraichissante soirée au concert des Ambassadeurs.

Le plaisir que l'on y éprouve toujours s'est augmenté cette semaine de diverses attractions dont la réputation n'est plus à faire. Qui ne connaît le nègre Baker ? Qui n'a entendu et ne veut entendre encore Vaunel ?

Et malgré la saison qui s'avance déjà, de nouveaux débuts sont encore annoncés. Il paraît que la nécessité des Ambassadeurs s'imposait à Lyon.

ROYAL-GARDÉNIA.

MONTPELLIER

Nous avons assisté dimanche à la représentation donnée par la troupe Simon, on jouait *Jeanne d'Arc* avec M^{me} Sarah Bernhardt.

Un public nombreux et choisi se pressait dans la salle de spectacle pour entendre la grande tragédienne et connaître la pièce de M. Barbier. Malheureusement chacun a été déçu dans ses espérances et la soirée n'a été qu'un véritable brouhaha, dialogue entre artistes et spectateurs.

A la suite d'une coupure assez importante faite dans l'ouvrage, le public a énergiquement protesté, et ce n'est que grâce aux sollicitations de M^{me} Sarah Bernhardt que la pièce a pu être terminée.

D'un autre côté, la mise en scène faisant complètement défaut, la pièce n'avait aucun cadre qui puisse faire ressortir la beauté du spectacle et le public s'en est allé complètement mécontent.

**

La troupe du casino Granier continue toujours à faire les délices des habitués. Quelques bonnes représentations sont en perspective : on donnerait le *Barbier*, *Carmen* avec M. Frédéric Boyer et M^{lle} Candelon, notre *prima donna* d'il y a deux ans. Puisque nous parlons du casino Granier, annonçons la nomination au grade d'officier d'Académie de M. Cyprien Granier, chef d'orchestre du Grand-Théâtre de La Haye, neveu de M. Armand Granier, chef d'orchestre au Grand-Théâtre de Montpellier. Que M. Granier reçoive ici nos félicitations, car nous sommes heureux de pouvoir signaler cette marque de distinction qui honore la famille Granier, si avantageusement connue dans le monde artistique.

GUILLO.

NIMES

GRAND-THÉÂTRE. — On nous annonce comme prochaine une représentation de Sarah Bernhardt. La grande tragédienne est sûre de retrouver à Nîmes le succès qu'elle obtint lors de la *Tosca*. Huit jours avant la représentation, presque toutes les premières places de notre première scène étaient louées. Ici l'attraction augmentera encore, car dans le chef-d'œuvre de Jules Barbier rehaussé par la musique de Gounod, la physionomie de Sarah Bernhardt change à chaque acte.

On n'a pas encore les noms des artistes qui seconderont M. Causse, le sympathique directeur du Grand-Théâtre, sauf l'engagement déjà cité de M. Bruno-Vaucheret, grand premier rôle. Nous ne formons nous qu'un seul souhait, c'est qu'en devenant directeur, M. Causse reste toujours chef d'un orchestre qu'il conduit avec tant de *maestria*, et que sa charmante femme daigne encore repaître sur notre scène dans son rôle de dugazon.

Il est aussi une ingénuité que nous reverrons avec plaisir, la gracieuse et mignonne Zélie Flament, la fille de notre régisseur.

THÉÂTRE D'ÉTÉ. — La troupe Zig-Zig qui a fait les délices du coquet établissement du Viaduc est sur le point de quitter Nîmes.

Jeudi dernier, M. Sautel, le directeur du Théâtre-d'Été, avait organisé une représentation de gala donnée à son bénéfice.

Les frères Averino, les gentilles ballerines qui leur prêtent leurs grâces dans les pantomimes, la troupe d'opérette avec Henry, son baryton hors ligne, ont été fêtés, comme il le convenait.

Le public qui avait répondu si nombreux à l'appel de M. Sautel est sorti charmé de sa soirée.

Auguste MOREL.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

Hosanna ! Gloire au Seigneur, dont la toute-puissante bonté a créé les vacances !

Bien des poitrines, de tous les âges d'ailleurs, poussent en ce moment un *ut* retentissant sur ce cantique de circonstance. Depuis le jeune surmené de neuvième préparatoire, jusqu'à M. le premier président de la Cour d'appel, quelle imposante armée de potaches, d'avocats, de députés, de magistrats, se ruant vers la porte de sortie, sans songer qu'il faudra y revenir, et poussant le gros « ouf ! » du départ, lequel sert de prélude au « déjà » du retour.

Parmi ces heureux, il en est de plus heureux encore, ceux-là qui, étant, comme les autres, « de la classe », partent avec des galons ; je veux parler des bacheliers que l'*alma mater universitas* est en train de confectonner suivant le dernier modèle. Il est vrai que ce dernier modèle est, paraît-il, démodé, et une auguste réunion d'êtres aussi parcheminés au moral qu'au physique discutent en ce moment à quelle sauce on mangera désormais les bons petits candidats, matière, chacun le sait, collable à merci et comestible à gogo. O baccalauréat, que de colles on commet en ton nom !

Ce ne sont pas les faits qui manquent à ma chronique de cette semaine. Un crime à Pusingnan commence à servir d'aliment aux journalistes affamés. — Je ne sais vraiment pourquoi mes métaphores sentent la cuisine aujourd'hui.

Puis une mère, comme on en voit guère heureusement, se livre à une série de sévices sur sa petite fille âgée de six ans.

Et enfin l'épouvantable catastrophe de Saint-Étienne.

Bien malin serait le Tant-Pis qui trouverait un petit mot pour rire dans tout cela. Je ne vous connais point, catastrophes et crimes, passez votre chemin.

Je préfère, et beaucoup, faire au passage une gracieuse risette à Sarah Bernhardt, Jeanne d'Arc pour le moment et Tosca bientôt. O antithèse !

Et puis, tenez, il fait trop chaud. Mon siamois Tant-Mieux a demandé un congé au patron et m'a passé le manche ; j'enrage et je vais me reposer.

TANT-PIS.

CAVEAU LYONNAIS

CONCOURS DE CHANSONS INÉDITES
PROGRAMME

Le *Caveau Lyonnais* ouvre un concours public de chansons inédites.

Ce concours, auquel les membres du *Caveau* ne pourront prendre part, aura lieu dans les conditions suivantes :

1° Chaque chanson ne devra comprendre *au plus* que huit couplets ;

2° Les concurrents adresseront leur pièce, sous pli cacheté et affranchi, au président du *Caveau Lyonnais*, M. Camille Roy, 59, cours de la Liberté à Lyon, avant le 30 septembre prochain. Les pièces envoyées après cette date ne seront pas admises.

Chaque pli, afin de pouvoir être remis intact au jury, devra porter à l'extérieur cette mention : « *Concours du Caveau Lyonnais* » ;

3° Un second pli cacheté, renfermé dans le

premier, devra porter comme suscription le titre de la chanson et contenir *intérieurement* le nom et l'adresse de l'auteur. *Toute chanson signée sera exclue du concours.*

Le concurrent qui enverra plusieurs pièces ne sera pas admis à concourir.

Les chansons, primées ou non, restent toujours la propriété des auteurs.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Le jury est composé de sept membres désignés parmi les membres titulaires du *Caveau Lyonnais*.

Le manuscrit classé premier recevra en prix une magnifique *Coupe de vermeil*, prix du *Caveau*.

Le manuscrit classé deuxième recevra un exemplaire de *Pauca paucis*, poésies de M. Clair Tisseur, offert par l'auteur.

Cinq mentions honorables, avec inscription aux procès-verbaux de la Société, seront décernées aux auteurs des manuscrits classés avec les numéros 3, 4, 5, 6 et 7.

La proclamation du nom des lauréats et la distribution des récompenses aura lieu dans une fête spéciale à laquelle les intéressés seront invités en temps voulu.

L'OMBRE

Nos aïeux de l'âge naïf,
Entourés de mystères sombres
Etprouvaient un respect craintif
Devant les phénomènes d'ombres.

Pour eux, ce noir lambeau de nuit
Qui près de chaque objet se pose,
Qui dans nos mouvements nous suit,
Était l'âme de toute chose ;

L'être téaébreux, tout puissant,
A la prière sourd, inique,
Qu'en sa terreur l'homme pressent
Sous la nature tyrannique.

A l'horizon monte et grandit
L'ardent soleil de la science,
Le spectre se fait plus petit
Et disparaît, en apparence ;

Mais, quelle que soit la clarté
Dont la matière s'illumine,
Toujours sous la réalité
Un reste d'ombre se confîne,

Et lorsque nous jetons les yeux
Sur cette tache ineffaçable,
Nous frissonnons tout anxieux
Devant l'obstacle infranchissable.

La cause en causes se résoud :
En vain l'esprit humain s'escrime
A dérouler la chaîne ; un bout
Plongera toujours dans l'abîme.

Adolphe ROSAY..

LE MAITRE DE DANSE

NOUVELLE

J'avais diné chez des amis, et, le soir, la maîtresse de la maison me dit :

— Vous allez souvent à l'Opéra ?

— Très souvent.

— Et sur le théâtre ?

— Oui, sur le théâtre.

— Alors vous pourriez me rendre un service.

Il y a dans le personnel du ballet un très brave homme nommé Morin... parfaitement convenable à ce qu'il paraît. C'est le professeur de danse des petites de B... Il donne d'excellentes leçons. Je le prendrais volontiers pour mes fillettes. Demandez-lui donc s'il pourrait venir deux fois par semaine.

Je me chargeai volontiers de cette mission délicate.

Le lendemain 17 février 1881, vers dix heures du soir, j'arrivais à l'Opéra et je m'en allais sur le théâtre à la découverte de M. Morin. On jouait *le Prophète*. Le troisième acte venait de commencer. En scène, les anabaptistes chantaient avec fureur :

Du sang ! que Judas succombe !
Du sang ! dansons sur leur tombe !
Du sang ! Voilà l'hécatombe
Que Dieu nous demande encor !

Les haches étaient levées sur les têtes d'un tas de malheureux prisonniers : barons, évêques, moines et grandes dames. Dans les coulisses, toutes ces demoiselles du corps de ballet attendaient, en équilibre sur leurs patins, le moment d'*effleurer la glace sans laisser de trace*. Je priai respectueusement une de ces jeunes Westphaliennes de me mettre en rapport avec le nommé Morin.

— Morin, me répondit-elle, il n'est pas dans les patineurs... Tenez, il est en scène. C'est lui là-bas qui fait l'évêque ; vous voyez cet évêque qu'on bouscule et qu'on tiraille... Attendez, il va sortir tout de suite.

Un des anabaptistes en chef intervint en effet, déclara qu'il fallait épargner ces nobles et ces prêtres qui pouvaient payer rançon. Morin avait la vie sauve, et j'eus l'honneur de lui être présenté par la petite Westphalienne.

Il avait un air tout à fait vénérable, une longue barbe grise et un bel habit violet avec une grande croix pastorale. Pendant qu'il remettait un peu d'ordre dans son costume fortement houspillé par ces énergumènes d'anabaptistes, je lui demandai s'il consentirait à donner des leçons à deux jeunes filles du meilleur monde.

Le pieux évêque accepta avec enthousiasme. Son prix était de dix francs l'heure.

Les petites patineuses étaient entrées en scène et se livraient à d'extravagantes glissades. Les coulisses étaient devenues subitement calmes et silencieuses. Nous nous abandonnâmes tous les deux, Monseigneur et moi, à une petite conversation familière.

— Oui, monsieur, me dit Sa Grandeur, je donne des leçons de danse, j'ai une fort belle clientèle dans l'aristocratie et dans la haute finance. Je n'ai pas à me plaindre... et cependant, il faut bien le reconnaître, cela allait bien mieux autrefois, bien mieux. La danse s'en va, monsieur, la danse s'en va.

— Est-il possible !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Les femmes apprennent encore à danser, mais les jeunes gens plus du tout, monsieur, plus du tout. Le baccarat, les courses, les petits théâtres, voilà leur grande affaire. C'est un peu la faute du gouvernement.

— Comment cela ?

— M. Jules Ferry a refait dernièrement les programmes de l'Université. Il a rendu certaines choses obligatoires : les langues vivantes, par exemple... Je ne l'en blâme pas, l'étude des langues vivantes a de grands avantages ; mais la danse, monsieur, on n'a rien fait pour la danse... et c'est la danse qu'il fallait, avant tout, rendre obligatoire. Il devrait y avoir un professeur de danse dans chaque lycée, une école normale de la danse, des examens et des concours de danse... on devrait composer en danse comme on compose en thème latin et en version grecque. La danse aussi est une langue et une langue que tout homme bien élevé devrait savoir parler... Eh bien ! savez-vous ce qui arrive aujourd'hui?... Il arrive, monsieur, qu'on donne dans la diplomatie des postes à des gens qui s'embrouillent dans les figures d'un quadrille et qui sont incapables de soutenir un tour de valse pendant deux minutes. Ils sentent bien que leur éducation est incomplète... Ces jours derniers, un jeune homme est venu me trouver, un garçon de grand mérite, à ce qu'il paraît, en dehors de la danse. Il venait d'être attaché à une grande ambassade. Il n'avait jamais dansé de sa vie, jamais, entendez-vous ? jamais !... c'est à ne pas croire et c'est comme ça. Ce pauvre garçon ne savait pas ce que

c'était qu'un quadrille. Voilà les choix de M. Barthélemy Saint-Hilaire!... Oh! cette barbe m'étouffe, vous permettez?

— Comment donc.

Il ôta sa barbe grise. Il avait l'air beaucoup moins vénérable. Il continua :

— J'ai dit à ce jeune homme : « Nous allons essayer, mais ce sera dur. On ne commence pas la danse à vingt-huit ans. » Je l'ai débouffé, dégrossi tant bien que mal. Je n'ai eu pour cela que deux semaines. Je le suppliais de retarder son départ, d'obtenir un sursis de trois ou quatre mois. J'en aurais fait quelque chose. Il n'a pas voulu. Il est parti sans rien savoir. Je pense à lui souvent. Il va nous représenter là-bas; il nous représentera bien mal; il ne fera pas honneur à son pays. Remarquez, je vous prie, qu'il peut être appelé à figurer dans quelque quadrille de gala, à danser, par exemple, avec une archiduchesse... Eh bien, s'il se fiche dedans avec son archiduchesse, ce sera du propre! Tout cela est affligeant... Je suis républicain, monsieur, républicain de vieille date, et il est douloureux de penser que la République est représentée par des diplomates ne sachant pas distinguer un changement de pied d'un battement de jambe. Savez-vous ce que l'on dit dans les cours étrangères? « Mais qu'est-ce que c'est donc que ces sauvages que la France nous envoie? » Oui, voilà ce que l'on se dit. Le personnel diplomatique n'était pas brillant sous l'Empire. Oh! non!... ces messieurs ont fait bien des boulettes... Oh! oui!... mais enfin ils savaient danser!

(A suivre). Ludovic HALÉVY.

BIBLIOGRAPHIE

Les amateurs de musique reçoivent actuellement un cadeau qui doit leur être précieux. L'éditeur Vanier publie un recueil de critiques musicales qui, sous le titre fallacieux : *Lettres de l'Ouvreuse*, traite à peu près tout ce qui, dans l'année, a ému le monde des triples croches. Des portraits à l'emporte-pièce, des critiques de pince sans rire, un style intelligent et congruent assurent à la *Petite ouvreuse* un succès certain et une place dans bien des bibliothèques.

7^e Concours du « Sylphe »

De ce jour au 15 novembre 1890, le *Sylphe* ouvre à tous les littérateurs son 7^e concours de poésie et de prose.

Ce concours est *entièrement gratuit*.

Il comprend trois sections :

- Poésie : 1^o Un groupe de trois sonnets;
- 2^o Une poésie libre (maximum 100 vers).
- Prose : 3^o Une nouvelle (sujet libre).

Les manuscrits seront *inédits* et non signés; ils seront écrits *d'un seul côté, très lisiblement*, et avec une large marge afin de permettre des annotations.

Ils porteront une devise reproduite sur une enveloppe cachetée renfermant les nom et adresse des concurrents.

Il sera accordé dans chaque section :

- Un 1^{er} prix, médaille de vermeil;
- Un 2^e — — d'argent;
- Un 3^e — — bronze-doré;
- Un 4^e — — bronze;
- Cinq mentions très honorables;
- Cinq mentions honorables.

NOTA. — Les pièces couronnées seront insérées et les concurrents non-abonnés recevront *gratuitement* le numéro du *Sylphe* de janvier 1891, contenant le compte rendu du concours.

Les plis cachetés devront être adressés à M. le Directeur du *Sylphe*, à Voiron (Isère) et les manuscrits en *double copie* à M. Alexandre Michel, secrétaire de la rédaction, 8 faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

Le CHANT DES RACES LATINES a enfin paru, et a été accueilli très chaleureusement, au banquet de l'alliance franco-italienne, le 24 juin 1890, présidé par M. de Hérédia, ancien ministre, assisté de M. Bardoux, vice-président du Sénat.

Les paroles de l'ode en trois strophes sont de M. G. Barthélemy, auteur de la *Revanche* et de plusieurs ouvrages de Paris; la musique de M. Tolozan, professeur d'opéra à l'institut Ruy.

Il n'est pas un seul de nos lecteurs, croyons-nous, qui ne désire connaître ce chant patriotique, dédié à un ancien ministre français, M. de Hérédia.

Le *Chant des races latines*, avec partition pour piano, paroles et musique, est vendu 2 fr. Nos lecteurs le recevront *franco*, au retour du courrier, contre l'envoi de 2 fr. en timbres-poste adressés à l'auteur.

G. BARTHÉLEMY,
17, rue Molière, Paris.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché continue à se montrer très ferme, bien que les affaires soient très restreintes.

Les places étrangères envoient de leur côté des cotes favorables.

Bien que sur nos rentes les plus hauts cours pratiqués n'aient pas été maintenus, l'amélioration d'une séance à l'autre est encore notable. Le 3 % finit à 92 80 au lieu de 92 72, précédente clôture; l'amortissable est à 94 90 en hausse de 10 cent. sur hier. Le 4 1/2 est à 107.

Le Crédit foncier est à 1,245 fr.; la Banque de Paris est à 807 50 au lieu de 803 75; le Crédit lyonnais a monté de 1 fr. 25 à 755. La Société générale se montre très ferme à 492 50. La Banque d'Escompte est en reprise à 507 80.

La Banque des Pays Autrichiens est demandée à 510.

Le Suez a reculé de 3 fr. 75 à 2,320 fr. Le Panama cote 42 50.

L'italien clôture à 93 95, bonne tenue des autres rentes étrangères.

Le résultat définitif de l'émission des obligations de la Compagnie nationale d'électricité n'est pas encore connu, mais on a les meilleures nouvelles, il y a beaucoup de petites souscriptions.

GRATIS

Si vous souffrez de quelque mal ou maladie je vous enverrai gratuitement une prescription pour vous guérir. — DR. MOUNTAIN, Ltd. Imperial Mansions, Oxford Street, Londres, W.

AUX SOURDS

Une personne guérie de 23 années de surdité et de bruits d'oreilles par un remède simple en enverra gratis la description à quiconque en fera la demande à NICHOLSON, 21, Bedford Square, Londres, W. O.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron. — Variété, par G. Lenôtre. — Nos gravures : Les fêtes de Bruxelles. — Beaux-Arts : Un prix de sagesse; L'Accordée de village, de Greuze; Les Ruines de Fort-de-France; L'Extrême nord de l'Europe; M. Gautherin; Le prince Baudouin et la princesse Clémentine; La Statue de Rigaud à Perpignan; L'Ecureuil, nouvelle, par R. de Maricourt; Théâtres, par H. Lemaire; Chronique musicale, par A. Boisard. — Gravures : Beaux-Arts, Le Prix de Sagesse; L'Accordée de village; M. Gautherin; Le prince Baudouin; La princesse Clémentine; Les Fêtes jubilaires de Belgique; Les Ruines de Fort-de-France; Le Nord de l'Europe. — Statue de Hyacinthe Rigaud.



Le Progrès Agricole et Viticole
ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS
Parait tous les Dimanches
Abonnements d'essai pour 1 mois 75 c. **12** FR. PAR AN
ADRESSER LES DEMANDES
à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole
à VILLEFRANCHE (Rhône)

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE
PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERMOREL. Prix : 1.50 franco. — 1 fr. 65
Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure portefeuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix : 2 fr. 50; franco. — 2 fr. 75
Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAPISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{te} rue Louis-le-Grand

LYON

REVUE DU LYONNAIS

Mois de juin 1890.

SOMMAIRE

Sculptures et Dalle funéraire provenant de l'Île-Barbe, par L.-B. Morel. — Notice sur les Plans et Vues de la Ville de Lyon, de la fin du xv^e siècle au commencement du xviii^e siècle, par J.-J. Grisard (à suivre). — Chazay-d'Azergues-en-Lyonnais, par L. Pagani (à suivre). — L'Hospice de la Charité, par L. Morel de Volaine. — Le baron Raverat, par Georges Bleton. — Les Lyonnais au Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne. — Bibliographie : *Notes et documents pour servir à l'histoire des Protestants du Dauphiné*. — *Les Maisons de Propagation de la Foi*, par H. de Terrebonne, compte rendu par W. Poidebard. — Sociétés savantes. — Chronique de mai 1890. — Table du neuvième volume.
Planches — Signes du zodiaque provenant de l'ancienne église Saint-Martin et Saint-Loup de l'Île-Barbe. — Inscription d'une dalle funéraire provenant également de l'Île-Barbe. Portrait du baron Raverat.

Un an, 20 fr. — Bureaux : rue Stella, 3, Lyon

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,

Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La Physique populaire de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les Mystères dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La Physique populaire est le quatrième volume de la Bibliothèque fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la Physique populaire.

La Physique populaire est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° Jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de 40 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON ET E. FLAMMARION

23, rue Racine, Paris.

LES PLAISIRS DU FOYER

Chacun de nos abonnés qui en fera la demande recevra, pendant un mois, la revue bimensuelle les *Plaisirs du Foyer* traitant des jeux de société, des jeux d'esprit, des amusements de famille (scientifiques et autres), des secrets et recettes utiles divers, de l'hygiène et de la médecine pratique, de la maison rustique, des connaissances utiles, des variétés scientifiques et littéraires, etc. Elle a ouvert douze concours avec 500 fr. de livres comme prix. Voici l'énumération des sujets : 1° une charade en action (prose); 2° un sonnet; 3° à 9° un problème sur les échecs, les dames, le jeu des renards, le jeu des braves, les dominos, les cartes, la marche du cavalier; 10° un rébus; 11° une énigme, et 12° un logogriphe. Grâce à une méthode spéciale, les concurrents eux-mêmes classeront les compositions par ordre de mérite. Délai de clôture de tous ces concours : le 1^{er} mai 1890.

Aussitôt après, il sera ouvert un concours entre les œdipes, qui auront à se disputer également le prix de 500 fr. de livres. Nous engageons vivement tous nos lecteurs à s'abonner à cette curieuse et intéressante revue, dont l'abonnement n'est que de 6 fr. par an; car, outre qu'on peut rattraper plusieurs fois cette petite somme dans le courant de l'année, il donne droit, la première année, à 6 fr. de livres à choisir dans une liste spéciale.

LA BÊTE HUMAINE

M. ZOLA publie dans la *Vie Populaire* son nouveau roman, la *Bête Humaine*.

Le maître romancier a pris, cette fois, pour cadre d'une étude singulièrement hardie, le monde des chemins de fer. On imagine quels tableaux puissants se déroulent sous sa plume. Il y a là ainsi une scène où un train reste en détresse dans la neige, qui est vraisemblablement ce qu'il a écrit de plus poignant.

C'est dans ce cadre que se passe l'action — un double crime, commis dans les circonstances les plus étranges. Il a plu à M. Zola, dans son roman nouveau, de multiplier les péripéties dramatiques, tout en poussant à fond, comme toujours, naturellement, l'analyse psychologique de ses personnages.

Dans aucune de ses œuvres, M. Zola n'a atteint ainsi à la sensation de terreur, n'a excité à un tel point l'intérêt. La publication de la *Bête Humaine* dans la *VIE POPULAIRE* sera le gros événement littéraire de l'année.

Bureaux : 48, rue d'Enghien, à Paris.

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même : Etre utile et agréable.

Son utilité ne saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M^{me} L. Bel... à Aire, nous écrivait le 19 juin : « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec infiniment de plaisir, c'est pour moi comme un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y lis souvent des conseils pratiques, que je mets à profit. Je vous vois toujours répondre à toutes les questions que l'on vous adresse, madame, avec tant de bonté et de bienveillance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc.

M^{me} M. de B... à Agde, nous écrit le 18 septembre : « Lectrice du *Petit Echo de la Mode*, et ayant beaucoup de sympathie pour ce charmant journal, j'ose me permettre d'adresser à monsieur le Directeur ces quelques lignes pour le féliciter sur le goût avec lequel le journal est rédigé. Je veux aussi parler de la toute gracieuse manière avec laquelle monsieur le Directeur répond aux demandes qui lui sont faites; aussi est-ce avec une entière confiance que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm... à Juvigné, nous écrit le 20 septembre : « Bien que je ne sois pas directement abonnée à votre journal *Le Petit Echo de la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices les plus assidues. Vos romans ont pour moi un attrait tout séduisant; vos causeries me captivent, elles développent le bon goût, ornent l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsmi, directeur.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.



Le Journal la *MODE FRANÇAISE* est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHÈSE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La *MODE FRANÇAISE* paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

LA FRANCE MODERNE

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2^e Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La *France Moderne* paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux *Jeunes*. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la *France Moderne* est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes.

Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille

CHAMPAGNE DU MARQUISAT

Grande Médaille à l'Exposition 1889

Isidore FRANÇON

82, rue des Capucins, REIMS

DÉPOT : 19, Quai de Serin, LYON

LYON - HORTICOLE

Chronique des Jardins

Journal horticole, illustré de gravures noires, paraissant deux fois par mois, par fascicules de 20 et de 16 pages, gr. in-8, avec couverture.

Le LYON-HORTICOLE, qui compte dix années d'existence, est, par sa rédaction, une des plus intéressantes revues d'horticulture qui se publient en France.

Il est indispensable à tous les amateurs de jardin. — Il forme à la fin de chaque année un beau volume de plus de 400 pages.

ABONNEMENTS : Un an, 8 francs. Six mois, 5 francs. On s'abonne dans tous les bureaux de poste. — Adresser les mandats à l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon, où les annonces sont aussi reçues.

GRANDE DISTILLERIE A VAPEUR

I. POULET

3 et 5, rue des Capucins. — LYON

EAU D'ARQUEBUSE SUPÉRIEURE MARQUE **X** ROUGE

L'ABEILLE DES ALPES, liqueur surfine digestive
RÉCOMPENSÉE À TOUTES LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

ON DEMANDE

dans toutes les communes, des **courtiers actifs** pour placement très facile et lucratif. Écrire à **DEWIEU**, 51, rue de Provence, Paris.

MONOGRAPHE

ou Porte-plume Encrier

Le monographe est une invention très commode, très utile et nécessaire à quiconque doit écrire en voyage, notaires, médecin ecclésiastiques, géomètres, huissiers, percepteurs, négociants, commis-voyageurs, employés au chemin de fer, au service de la statistique, aux recouvrements dans les maisons de Crédit, etc., etc.

C'est une invention qui laisse loin derrière elle tous les essais tentés jusqu'à ce jour pour les écritures à faire en voyage. On peut adapter au monographe toutes sortes de plumes, pour tous les genres d'écritures.

On trouve le monographe aux **PETITS DOCKS DU COMMERCE**, 12, rue Confort, à Lyon, au prix de 2 francs pièce et 2 fr. 25 par correspondance.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

SE DÉFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau | Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles. EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

ST-ALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'**EAU DE SAINT ALBAN** reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilités.

LE VRAI TRÉSOR
DE LA
SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de **Saint Alban**, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne, Paris

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages colorés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre. — Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

La *Poupée modèle*, dirigée avec la moralité dont le *Journal des Demoiselles* a constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.

L'éducation de la petite fille par la *Poupée*, telle est la pensée de cette publication vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX

DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES

SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence **FOURNIER**, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON



SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

LE JOURNAL DES ENFANTS

Illustré de 200 gravures dans le texte. — Paraissant le 1^{er} de chaque mois. Même administration que le *Journal des Demoiselles*.

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES MODÈS POUR ENFANTS

On s'abonne en envoyant un Mandat poste à l'ordre de **M. F. THIÉRY**, directeur, du journal, 48, rue Vivienne,

Prix, un an : France, 12 francs — Étranger, 16 francs.

Les abonnements commencent le 1^{er} janvier pour se terminer fin décembre.